

Un ennemi du peuple

d' Henrik Ibsen

(adaptation et dramaturgie **Jean-Marie Piemme**

mise en scène **Thibaut Wenger**



Projet de création 2022

premiers
actes ()

« Mes chers concitoyens,
j'ai des révélations à vous faire.

C'est pour cela que je suis ici ce soir.
J'ai à vous révéler une découverte
d'une toute autre portée que
l'empoisonnement de nos conduites
d'eau. Ce que j'ai découvert, c'est
que toutes les sources morales de
notre existence sont empoisonnées,
que toute notre vie sociale repose sur
le sol pestilentiel du mensonge. »

Henrik Ibsen



Adaptation et dramaturgie

Jean-Marie Piemme

Mise en scène

Thibaut Wenger

Avec

Nicolas Luçon

Emilie Maréchal

Sarah Ber

Michel Lavoie

Joséphine de Weck

Pedro Cabanas

René-Claude Emery

Marcel Delval

Denis Mpunga

Scénographie

Arnaud Verley

Costumes

Claire Schirck

Musique

Grégoire Letouvet

Sons

Geoffrey Sorgius

Lumières & Direction technique

Matthieu Ferry

Production

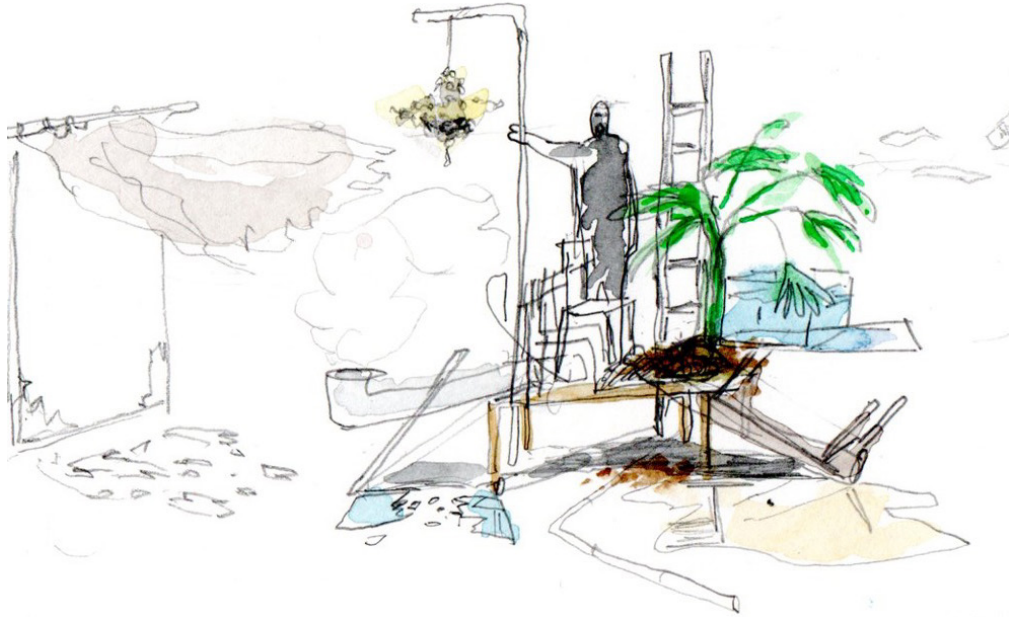
Patrice Bonnafoux



Durée estimée — 2h30 avec entracte

Dès 14 ans — Tous Publics

Une production Premiers actes, compagnie conventionnée par le Ministère de la Culture / DRAC Grand Est; en association avec la compagnie Opus 89, Fribourg; en coproduction avec Nuithonie/Equilibre, Fribourg ; Le Nouveau Relax – scène conventionnée de Chaumont ; Espace 110, Illzach ; Théâtre Océan Nord, Bruxelles ; La Coop Asbl – Shelter prod ; Le Centre des arts scéniques. Avec le soutien de la Région Grand Est, de la fondation Ernst Göhner, de la Loterie Romande, et de l'Agence culturelle Grand Est pour les résidences de coopération.



● NOTE D'INTENTIONS

" Un Ennemi du peuple d'Ibsen (dont j'ai monté Maison de poupée au Théâtre national en 2016) forme avec Détester tout le monde et Pan!, nos deux dernières productions, comme un ensemble, un cycle, habité par des questions telles que la démocratie malade, l'individu face à la société... Nous y travaillons avec trois auteurs et dramaturges qui nous accompagnent tout au long du processus de création.

Ici, j'ai demandé à Jean-Marie Piemme d'écrire une adaptation et de m'aider à approcher cette machine à scandales (et à problèmes) frontale et furieuse, qui occupe une place à part dans l'œuvre d'Ibsen, mineure dit-on parfois. Entre vaudeville, tribune d'agit-prop, tragédie antique et polar politique, elle dresse un portrait terrifiant de la société bourgeoise norvégienne de la seconde moitié du 19^e siècle, confrontée aux premières grandes crises du capitalisme, et spectatrice pusillanime d'un monde qui court à sa perte. Ibsen n'épargne personne, ni les intellectuels progressistes et leur bonne conscience, ni les politiques et financiers irresponsables et cyniques auxquels ils sont confrontés.

« Mes chers concitoyens, j'ai des révélations à vous faire. C'est pour cela que je suis ici ce soir. J'ai à vous révéler une découverte d'une toute autre portée que l'empoisonnement de nos conduites d'eau. Ce que j'ai découvert, c'est que toutes les sources morales de notre existence sont empoisonnées, que toute notre vie sociale repose sur le sol pestilentiel du mensonge. »

Thomas Stockmann, médecin de la station thermale d'une petite ville dirigée par son frère Peter, découvre que l'eau des bains est polluée par les rejets d'industries locales. Il s'improvise alors lanceur d'alerte et bientôt martyr de la cause climatique : avec la perspective de travaux coûteux, d'une longue période de fermeture et d'une publicité désastreuse pour la ville, la « majorité compacte » fait en effet bloc aux côtés de son frère, et Thomas se retrouve seul contre tous. Amoureux de sa vérité jusqu'à l'absurde, sa trajectoire d'une effroyable ambiguïté le mènera, en pantalon troué et bonnet, comme un bouffon de comédie, à une autre grande découverte : l'homme le plus fort au monde est le plus seul.

Il y a chez Stockmann, comme chez Nora ou Peer Gynt, le désir d'une autre vie, libre, antérieure aux mensonges du pacte social. Derrière le scientifique, on devine le poète, le souffle d'une époque, je pense à Stirner par exemple – qui ne nous est pas tout à fait étranger aujourd'hui, alors que la société accorde de plus en plus d'importance à l'individualité et sa défense, à la recherche d'une existence pleinement personnelle, émancipée.

Mais pour Ibsen, le désir de vérité est toujours un petit peu suspect. La trajectoire de son héros, obsédé par sa liberté mais incapable de voir qu'on le manipule, est court-circuitée, voire sous-tendue par des débordements pulsionnels et narcissiques, un appétit de soi, un inquiétant bonheur d'être un héros de la bonne cause – ce qui permet d'en faire un pouvoir moral totalitaire, qui ne supporte ni la contradiction ni même la réalité. On se demande où s'exerce la force de l'homme qui a raison tout seul, le pouvoir de transformation de celui qui réduit à la société à sa société – sinon dans le fantasme.

Comme d'autres figures de héros problématiques que nous avons fréquentés les derniers temps, la trajectoire de Stockmann est une question ouverte et non résolue, une somme de contradictions, dont notre vie est me semble-t-il toujours captive aujourd'hui. Elle nous demande de nous positionner, de penser par nous-mêmes, de quitter notre place de spectateurs, au théâtre et dans la société. Elle bouscule et tourne en dérision certains de nos élans, certains de nos raisonnements et cherche peut-être, paradoxalement, une forme de douceur, de réconciliation de l'Homme avec lui-même et avec le monde.

● DRAMATURGIE

Synthèse d'échanges entre

THIBAUT WENGER & JEAN-MARIE PIEMME

Thibaut
Wenger

Le Comte Prozor, dans la préface de sa traduction, voit en Thomas un grand destin qui se révèle à lui-même. Pour ma part j'aimerais essayer d'y lire l'histoire d'un bourgeois de province à la culture politique douteuse qui s'invente un grand destin, amoureux de sa découverte jusqu'à l'absurde... Une sorte de trajectoire de martyr narcissique. Mais j'ai aussi d'autres trajectoires en tête, Nora, Alceste, et je cherche à naviguer entre la comédie et un mouvement plus profond, le désir d'une autre vie... A quel pouvoir Thomas aspire et quels sont les liens avec Nietzsche, la Volonté de puissance ?

Jean -Marie
Piemme

Je ne sais pas si Ibsen avait lu Nietzsche. La volonté de puissance chez Nietzsche est d'abord façonnement de soi-même. Ce n'est pas une valeur sociale, ce n'est pas devenir un homme important dans la société. C'est se construire une personnalité au-dessus du commun. Il y a un peu de cela chez Stockmann, sauf que me paraît peu nietzschéen le désir de reconnaissance que le docteur manifeste souvent. Plus que du modèle du « surhomme » Stockmann me semble relever du modèle du « **sauveur** » avec ce qu'il y a de reconnaissance à la clé. Plus qu'à son oeuvre philosophique, le trajet que Ibsen donne au docteur ferait plutôt écho au trajet biographique de Nietzsche, allant de la maîtrise de la pensée à la folie.

Quant à la question du pouvoir, on peut considérer que Peter est le détenteur du pouvoir, sans forcément chercher à préciser lequel... Au passage, je fais remarquer que le frère puissant s'appelle Peter (Pierre) comme le saint qui est censé être le chef de l'église et que l'autre frère s'appelle Tomas, le saint qui ne croit que ce dont il a la preuve, attitude digne d'un savant. Pour qualifier Peter, certaines traductions disent le maire, le préfet, le Bailli. Ça flotte, et s'il faut une référence on peut dire que les procureurs aux USA sont à la fois des fonctionnaires du ministère de la justice et sont néanmoins élus. Et qui vote ?

Les propriétaires et les petits propriétaires (en Norvège le suffrage censitaire élargi en 1884 devient universel en 1898.) Du point de vue du présent, la pièce présente cette difficulté : pour la monter aujourd'hui, il faut aller

contre l'interprétation d'Ibsen lui-même. Il est clair qu'Ibsen parle derrière Stockmann. Or, cette parole n'est plus audible aujourd'hui. Mais ton idée d'un désir d'une autre vie n'est certainement pas absente de la pièce. Désir d'une vie régie par la seule vérité. Désir d'une vie où la contradiction n'existe pas. Désir d'obtenir une place de choix dans cette vie de Vérité. En attendant, une vie plus confortable que celle de l'exil le séduit. Un intérieur chaleureux, boire modérément, bien manger (une petite parenté avec le Galilée de Brecht, lui aussi est un savant qui aime bien manger). Sa fille Petra rêve aussi d'un autre enseignement. C'est sa groupie, sa disciple.

C'est quand Stockmann parle du bonheur des certitudes scientifiques que cela se complique. Car il en parle dans un oubli complet des contradictions sociales. Au temps du Covid, cela renvoie au conflit des scientifiques et des politiques sur la question du confinement. Peter incarne une vision « trumpienne » de la gestion de la crise : économie avant tout, là où Stockmann incarne une intransigeance scientifique, mais une intransigeance qui vire à la névrose, qui se manifeste comme un intérêt objectif traversé par un intérêt subjectif.

Là Nietzsche pousse son nez, lui qui a mis le doigt sur le fait que nos valeurs les plus nobles sont toujours sous-tendues par des intérêts pulsionnels. Mais ce n'est pas là-dessus qu'Ibsen souhaite insister, il est pour ainsi dire Nietzscheen malgré lui, nietzscheen sans le savoir. Sa visée à lui, c'est l'idée du marécage. La contagion biologique de la maladie devient la contagion d'une société entière. L'épidémie a pour ainsi dire une valeur de révélateur du fonctionnement social.

Aujourd'hui Trump et l'électorat trumpiste nient l'épidémie et il y a des voix en Europe à gauche comme à droite pour dire que la parole politique a démissionné devant la parole scientifique en recourant au confinement. La société corrompue des propriétaires et des petits propriétaires de la pièce s'opposait via ses représentants à la vérité de Stockmann. Aujourd'hui, il semblerait que ce soit l'inverse. Dans cette hypothèse, l'ennemi de Stockmann ce ne sont plus les propriétaires petits et grands, mais, je dirais pour aller vite, tous les partisans de la théorie du complot, ceux qui voient le Covid comme un virus chinois destiné à saper l'économie américaine ou ceux qui d'une façon plus générale croient qu'il existe un complot mondial destiné à imposer au monde des normes nouvelles. Théorie complotiste assez largement répandue dans la population européenne. Vu sous cet angle un Stockmann qui saurait distinguer les intérêts objectifs de la vérité, sans les laisser se

contaminer par les intérêts subjectifs, pourrait de nouveau apparaître comme un héros positif. Il resterait celui qui porte l'esprit des lumières contre les nouveaux obscurantistes, quitte à être vaincu. Mais la pièce n'offre guère de pistes pour aller dans ce sens-là. Elle est trop chrétienne pour cela, elle s'obstine à montrer un homme qui sacrifie sa vie et celles des siens pour la rédemption d'une l'humanité qui n'en veut pas. Il y a un devenir christique de Stockmann. C'est le soubassement de son devenir sectaire possible. Quand vous êtes seul face au monde et que ce monde refuse de vous entendre, il reste l'enfermement sectaire.

Seuls les trois premiers actes présentent un conflit équilibré : dire la vérité / taire la vérité. Après, la pièce réalistement objective jusque-là, bascule dans un subjectivisme exterminateur où la vérité est moins une valeur dynamique qu'un fétiche au nom de quoi il faut invalider l'autre pour rester soi-même. Au fond, on pourrait dire que Stockmann nous apparaît comme un adulte relativement raisonnable et lucide pendant trois actes et devient un adolescent insupportable dans les deux autres. Un adolescent qui fait de « **dire la vérité** » une composante de son identité et se lance dans une radicalité perdue parce que le réel n'est pas conforme à ses désirs. La quête identitaire / adolescente de la vérité a pris le pas sur la quête rationnelle / adulte.

Nora, Alceste, oui, il y a une proximité de Stockmann avec d'autres radicaux impliqués dans un affrontement avec la société. Mais de grandes différences aussi. Nora pose un acte avec un but : se construire comme sujet. Son départ « pousse » pour ainsi dire la société vers une transformation. Au contraire, Stockmann parle, se referme sur une île fantasmatique, il réduit la société à sa société, il la sectarise. Quant à Alceste, dirait-il « **l'homme le plus fort au monde est l'homme qui est le plus seul** » ? J'en doute. Alceste est caractériellement misanthrope, ce que n'est pas Stockmann. C'est le refus du monde d'adhérer à sa passion de la vérité qui le pousse à sortir des rails.

T. W.

Dans le quatrième acte, il y a aussi une volonté kamikaze de ne pas se défendre, de ne pas laisser la possibilité de se faire comprendre, un sabotage... Cela ne me semble pas être de l'ordre de l'acte manqué, Stockmann n'agit pas contre lui-même comme un personnage de Kleist, il y a une certaine forme de logique, de projet obscur, une volonté de destruction, de soi, de la société, du pouvoir, de son frère... bien entendu il y a certainement le nihilisme de l'époque qui parle en lui mais il y a aussi quelque chose qui m'échappe dans la construction.

J. M. P.

Dans la pièce, l'acte 3 est central, c'est l'acte de la bascule. Jusque-là, nous sommes avec Stockmann, le texte nous conduit à partager ses enthousiasmes, même si on peut parfois les trouver un peu puérils (le rôti, par exemple). À l'acte 3, nous voyons les premières manifestations de son aveuglement. Notamment parce que le point de vue du spectateur a changé. Le spectateur sait que Aslaksen et Hovstad ne soutiendront pas le docteur contre le préfet. Et il voit un Stockmann inconscient de cette situation s'imaginer qu'on pourrait lui faire une fête et s'offrir le luxe de la refuser. À partir de là, Ibsen construit l'acte 4 sur un mode a priori réaliste, Stockmann s'explique pendant le débat. Mais ces explications sont traversées de fantasmes, de bouffées délirantes.

L'acte 4 est étrange par la longueur de la prise de parole du docteur. Il y a là quelque chose de déséquilibré. La confusion permanente entre le rationnel et le fantasmatique se marque d'abord là : dans un trop de mots, dans un abus de paroles. Stockmann parle tout seul. Il offre le spectacle d'un homme qui dérape, qui est en train de perdre pied. La difficulté de l'acte tient évidemment à ce que le spectateur actuel soit sensible à l'argumentation du « seul contre tous ». Le romantisme aime les héros solitaires et mal barrés. L'argumentation est pourtant contredite par l'excès de mots et par la logique qu'ils charrient. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'Ibsen a piraté son propre message. L'homme Ibsen pense comme Stockmann. Mais l'écrivain Ibsen a introduit des contre-feux qui empêchent d'adhérer pleinement au message. Je me suis demandé ce qu'on perdait en supprimant l'acte 4. Sur le plan narratif, la prise de parole correspond au message que Stockmann devait publier dans le journal. Cette prise de parole aura des conséquences exposées dans l'acte 5. Et donc, si l'acte de diffusion est montré d'une façon ou d'une autre, même brève et silencieuse, on passe facilement du 3 au 5. Car, sur le plan du contenu,

T. W.

Peut-être que Stockman a en effet, d'entrée de jeu, quelques soucis avec ce qu'on nomme le sens des réalités, qu'il est fondamentalement inadapté aux aspirations bourgeoises, et qu'en dépit de ses efforts, de sa fierté pour son abat-jour et son rôti, pour cette nouvelle vie confortable après des années de pain noir et d'exil, la première bactérie venue lui permettra de se réconcilier avec son hors-cadre, avec sa détestation de la bourgeoisie et de la politique, de saccager cet ennui, de retourner à une autre forme de désert, cette fois-ci non plus au nord mais en campant au milieu de son salon, où le vent froid qui pénètre par ses fenêtres brisées fait monter en lui une sorte d'extase anarchiste plutôt lumineuse.

J. M. P.

Pour Stockmann, il faut chercher à donner à voir, avec les moyens du théâtre, qu'il ne fait rien comme tout le monde : jouer avec son côté narcissique, capricieux, fantasque, illuminé, enfantin, tout mû par un idéalisme dangereux, tout ému de la jouissance qu'il tire de ses actions. S'amuser de son besoin de reconnaissance, de l'appétit de visibilité qui le travaille, comme un enfant qui cherche à se faire remarquer. Et naviguer sur des flux d'énergies contradictoires, entre le bien-fondé du discours de vérité, et le cul-de-sac des débordements narcissiques du combattant qui torpillent son propre combat. Le choix de Nicolas Luçon me semble très bien vu. C'est un excellent acteur qui ne tombe pas spontanément dans le naturalisme. Il peut décaler son jeu, incarner ce côté fantasque.



● MISE EN SCÈNE

A priori, c'est un théâtre qui n'a pas peur des histoires et des personnages. Il y a des enjeux clairs, un schéma dramatique net, auquel on pense pouvoir répondre par un jeu concret, direct, bref ce qui a pu m'intéresser dans mon travail avec les acteurs. Cependant, il y a quelque chose qui cloche, une étrangeté, une artificialité, un réseau souterrain de signes, d'images, comme une conscience particulière. Ibsen ne semble jamais accepter une chose telle qu'elle est, il la dissèque, il l'analyse, il nous montre comment les personnages se mentent à eux-mêmes, puis il remonte tout ça, sans vraiment se soucier de la vraisemblance de la chose. C'est en quelque sorte une expérience scientifique, c'est comme si coexistaient dans un même dialogue la relation, et l'analyse de cette relation. Toute la difficulté dans le travail avec les acteurs me semble être de réunir ces deux voies, avec clarté mais sans préméditation, sans effet d'intelligence. Peut-être en travaillant sur le langage comme un phénomène autonome, qui ne nous permet pas d'avancer dans l'action ni dans la vérité, qui nous en éloigne même parfois...

Autour de Nicolas Luçon, qui jouera comme nous avons pu le voir Thomas Stockmann, la distribution rassemble des acteurs belges : Emilie Maréchal, Sarah Ber, Pedro Cabanas, Denis Mpunga, Marcel Delval, et des acteurs suisses de l'ensemble Opus89, avec qui nous sommes associés sur ce projet : Joséphine de Weck, René-Claude Emery et Michel Lavoie.

Face à Thomas, Peter, son frère. C'est en tension avec la force de ce « pôle opposé » de la distribution que se construit Thomas. Et, en dépit d'antagonismes a priori schématiques et bien connus, les enjeux sont aussi plus secrets... Il y a un double affrontement. Le premier, comme on l'a vu, sur le terrain public, politique, entre le pouvoir et le savoir. Le second, en souterrain, sur le terrain familial. Et là, entre l'aîné et le cadet, à l'image des frères ennemis shakespeariens de Comme il vous plaira, par exemple, il est fondamentalement question de problèmes de reconnaissance, de jalousie, de complexes d'infériorité parfois inattendus...

En distribuant Michel Lavoie dans Peter, je cherche à la fois une certaine forme d'habileté politique dans l'usage chaleureux de la langue de bois, une force physique contre laquelle Thomas peut lutter, mais aussi des failles, une fragilité... L'humour repose peut-être sur l'écart entre les enjeux verbalisés et les moteurs réels : voir ressurgir chez ces hommes qui se prennent très au sérieux, qui ont une haute opinion d'eux-mêmes, des conflits et des comportements tout droit sortis de l'enfance.

Dans cet environnement masculin, Katherine Stockmann occupe un rôle central. Elle a partagé avec Thomas l'exil et le pain noir, pour un motif qui ne sera jamais dévoilé, et s'efforce aujourd'hui de maintenir le foyer en équilibre. C'est bien entendu la marque de l'époque, mais aussi un contre-point ironique à l'idéalisme saturant de Thomas, dont elle révèle l'absence de progressisme factuel. Son appréhension immédiate des enjeux et des conséquences des errements de Thomas corsète sa parole en société. Mais le regard critique sur la compromission de son mari auprès des notables en dit long sur sa droiture politique. Quand la chute se précise, elle n'aura d'autre choix que de faire bloc, de le défendre comme une lionne. Elle porte ce héros raté insupportable comme un sacerdoce, et on la voit lutter avec un dévouement de sainte-jeanne qui frise l'obstination. Emilie Maréchal apportera à cette figure une présence fière et singulière, l'arrachant au poids de la convention sociale.

Petra, leur fille, que jouera Sarah Ber, a la liberté de ton et de comportement du militantisme féministe étudiant de la seconde moitié du 19e siècle en Norvège (les lettres d'étudiantes conservées dans les registres de l'université d'Oslo nous apportent un bel éclairage sur ce mouvement), et l'assurance voire une certaine forme de complexe de supériorité des enfants nés dans un milieu culturellement favorisé. Elle a de grandes idées pour fonder une nouvelle école, mais elle a comme son père quelques problèmes quand il s'agit de les faire basculer dans la réalité. Son Œdipe ne semble pas tout à fait résolu, et le besoin d'être reconnue par ce père qu'elle adule naïvement et aveuglément – et qui jusqu'à la dernière réplique ne la voit pas, sous-tend probablement une grande partie de ses actes, que j'imagine parfois extravagants.

Du côté du *Messenger du peuple*, journal d'opposition qu'Ibsen accable, le rédacteur en chef Hovstad, que jouera Pedro Cabanas, est un peu trop lâche pour qu'on puisse croire à sa posture de justicier frondeur issu du peuple, et on peine à déchiffrer l'étendue de ses manœuvres tant elles sont crapuleuses : soutient-il le docteur pour coucher avec sa fille ? ou cherche-t-il à capter l'héritage de Petra pour sauver son journal en faillite ? Cependant la maladresse dont il fait preuve, sa propension à être dépassé par les événements, son complexe social et sa sincérité, quand il se retrouve face à la jeune femme dont l'insolente naïveté désamorce tous ses plans, pourraient peut-être aussi lui donner un caractère attachant.

Nous féminiserons avec Joséphine de Weck le rôle de Billing, sa jeune collaboratrice dont les dents rayent le parquet, journaliste militante anarchiste jusqu'au-boutiste, morfale et pique-assiette, dont les aspirations à démolir la baraque et l'administration suédoise ne sont pas incompatibles avec des manœuvres carriéristes pour occuper un poste au sein de cette même administration. Perfide, cynique et effrontée, c'est elle qui lancera la calomnie : on aurait refusé une augmentation à Thomas, ce qui motiverait sa révélation.

Mais rien ne fonctionnerait sans l'alliance opportune avec un troisième larron cravaté, représentant d'une bourgeoisie de province d'une médiocrité moyenne et atavique que je connais bien : M. Aslaksen, que jouera René-Claude Emery, président de l'association des petits propriétaires et de la société de tempérance, et imprimeur dont dépend le *Messenger du peuple*. Les démocrates et les classes possédantes se retrouvent, aux abois, autour d'un commun intérêt : que tout reste comme avant.

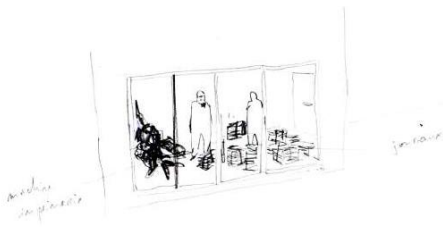
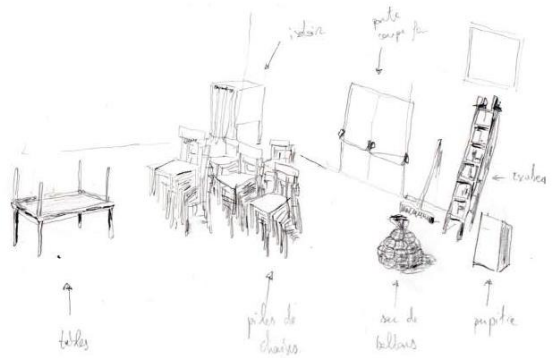
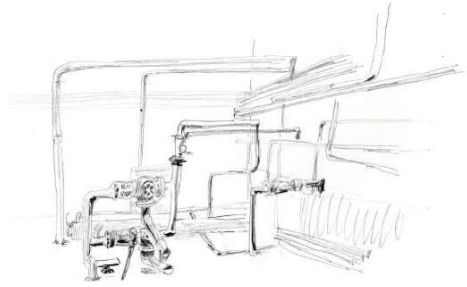
Autour de la famille tourne aussi le Capitaine Horster, interprété par Denis Mpunga, un ami secourable aux mystérieuses motivations... Est-ce le secret Dr Rank de Katherine ? La figure du marin est toujours chez Ibsen un symbole de liberté. En partance pour le Nouveau monde, sans attaches, propriétaire d'une grande maison, il préfère la mer à la politique, et incarne une sorte de contre-point plutôt mutique (et possiblement agaçant) aux inextricables affaires de famille, de loyer et de logement...

dans lesquelles Stockmann est empêtré. Sa bienveillance et son hospitalité sont peut-être aussi motivées par des moteurs plus troubles. Thomas hors-jeu, il finira par accueillir chez lui Katherine et Petra... qui s'y était initialement refusée.

A la marge également, Morten Kiil, père adoptif de Katherine Stockmann que jouera Marcel Delval, industriel solitaire et rancunier, dit « le blaireau », en lutte lui aussi contre les représentants de la société dont il a été chassé. Quand ses tanneries s'avèrent être à l'origine de la pollution des bains, provoquant de fait de multiples spéculations admiratives du club des crapules sur le plan secret de Thomas, il jouit du chaos et invente pour se venger un stratagème d'une perversité diabolique: transformer sa fortune en actions des bains.

« Ceci est l'avenir des tiens, persévère et tu l'anéantis, cède et tu les sauves » dit-t-il à Thomas. Et c'est justement la vue de ses enfants (deux grands garçons viendront rejoindre la distribution, âgés de 10 et 13 ans environ) qui délivre Stockmann de la résignation qui le menace un court instant : plutôt vivre de rien que leur enseigner la soumission.

Le gloomy Ibsen allume, à l'extrémité de son brûlot nihiliste une sorte de fanal d'espoir, un projet éducatif d'un sens nouveau, aux échos platoniciens, dont l'optimisme et la gaité nous étonnerait presque, plus d'un siècle plus tard, alors que les crises sanitaires et environnementales dépassent la fiction, et que l'au-delà de l'effondrement nous sidère.



● UNIVERS

Nous chercherons à créer un modèle de petite société dont le fonctionnement politique repose sur le libéralisme, un petit monde circonscrit et fictif permettant de lire la fable comme une métaphore, suspendu quelque part à la fin des années 70... dans un imaginaire en tension entre ligne claire et réalisme, entre bourgade scandinave et station touristique rétro-futuriste.

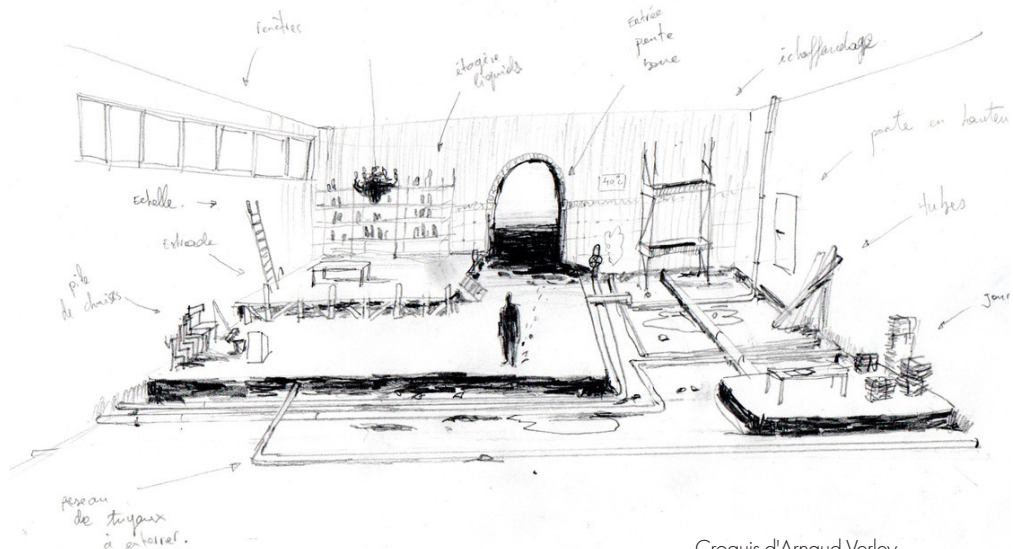
L'appartement des Stockmann est investi par les recherches de Thomas. C'est la bohème, on y entre comme dans un moulin, pas même besoin d'un coup de sonnette pour s'y inviter, on y mange à toute heure, on y boit, on y fume... Dès l'ouverture, une petite soirée s'improvise, Horster croisé par hasard est venu boire un verre, les journalistes du Messenger y ont leurs habitudes, Hovstad et Petra bricolent des reprises de David Bowie, Heroes peut-être, les garçons philosophent sur le travail et les péchés... L'écriture bruisante m'invite à une certaine forme de nonchalance chorale, traversée l'air de rien par quelques chats noirs... Cette absence de frontière entre l'espace public et l'espace intime, exposé en permanence, sans possibilité de repli, transformera très rapidement cette maison joyeuse en piège à rats.

Le bureau du Messenger, coincé dans un recoin exigü, entre deux cloisons mobiles, pourrait se réduire à une chaise à roulettes, un photocopieur fou, des balles de journaux invendus et un placard métallique, dans lequel se cacheront Peter et Billing, comme dans un vaudeville. Ces deux espaces narratifs, s'appuyant sur quelques éléments concrets seront imbriqués et logés dans une même enveloppe, à la logique plus abstraite, évoquant les bains, et jouant avec l'eau qui contamine toute la cité jusqu'à la mer.

Quant à la réunion publique, elle s'improvisera directement dans le gradin, le public de la réunion et le public du spectacle confondus, jouant avec les porosités entre fiction et réalité. Elle sera filmée par Billing, dont les images pourraient être projetées derrière le pupitre

de l'orateur. Nous chercherons à problématiser la position du spectateur, pris en otage dans un simulacre de démocratie : placés au cœur du dispositif, ils participeront au vote de la motion de censure retirant la parole au docteur.

De petites instabilités : estrade légèrement bancale, pupitre trop bas, pourraient également mettre le corps des comédiens légèrement en déséquilibre, légèrement en péril, tandis que les incisives de l'assistance présentes chez Ibsen, qui servent paradoxalement d'appuis à Thomas pour armer sa diatribe, pourront être remplacées par des perturbations techniques (larsen, coupures son et vidéo, déclenchement d'un service au sodium...), amenant au dénuement du dernier acte.



Croquis d'Arnaud Verley

● PREMIÈRE RECHERCHES DE SCÉNOGRAPHIE

Le retour à la fiction du cinquième acte reposera en effet sur un vocabulaire plus libre et méta-théâtral. Après avoir envisagé de quitter la ville pour une terre lointaine, une île des mers du Sud, Stockmann habitera le plateau comme un lieu de résistance, détournant des éléments scénographiques pour s'y construire une barricade, une cabane ou un radeau, son île sur le plateau nu.

Les pierres qui lui ont été lancées par la foule seront soigneusement rangées et classées dans des boîtes, comme des minerais précieux. La lumière qui pénètre dans son bureau par les fenêtres brisées et à laquelle Stockmann porte une attention quasi mystique, pourrait venir d'un service dans les cintres, comme une trouée dans l'espace confiné de la scène.



Croquis d'Arnaud Verley

Tout le champ lexical de la germination qu'affectionne Thomas, et qui depuis le premier acte et sans en avoir l'air suscite une légère et parfois irritante incompréhension chez ses interlocuteurs, pourrait trouver une forme d'explosion cosmogonique avec l'éclosion d'une fleur attirée par cette lumière. (Il pourrait s'agir d'une amorphophallus titanum, aussi appelée Pénis de titan, découverte à Sumatra au 19^e siècle.)

Évoluant tout d'abord entre laboratoire théâtral et laboratoire scientifique, la lumière de Matthieu Ferry sortira comme Thomas de son cadre, et dans une dimension accidentelle et chaotique, permettra de créer un nouvel horizon, solaire et ouvert, jouant dans des contre-jour marqués avec les précipités chimiques des cuves d'expérimentations, avec les réflexions à la surface de l'eau...

L'univers sonore du spectacle se construira d'après les sonorités des instruments introduits par les personnages dans la petite fête du premier acte, tels qu'un Farfisa ou une basse dont les boucles sonores électroniques serviront de matière à des mélodrames très 70, apportant une étrangeté, une forme d'idéalisme et de candeur aussi parfois. Le son suivra une courbe inverse à celle de la lumière. Il se raréfiera, s'apaisera pour finalement tendre vers le silence.

A mi-chemin entre le vêtement et le costume, en équilibre entre les années 70 et aujourd'hui, les silhouettes qu' imagine Claire Schirck chercheront à électriser les relations, en donnant à voir très clairement les forces en présence, avec des repères sociologiques plutôt immédiats : des milieux intellectuels politisés face à une bourgeoisie de province engoncée aux tentatives vestimentaires parfois surprenantes. Pour cela, nous nous inspirerons notamment de la Troisième génération de Fassbinder. Pour Thomas et Katherine, nous travaillerons aussi d'après quelques-unes des silhouettes de Johan et Marianne dans Scènes de la vie conjugale de Bergmann.

● PREMIÈRE RECHERCHES COSTUME



Horster Morten Kill Peter Katerine Thomas



Aslaksen Billing Hovstad Petra

Thibaut Wenger

Mise en scène

Après des études d'Histoire du cinéma, j'ai été formé à l'INSAS dont je suis diplômé en mise en scène. J'ai monté La Cerisaie et Platonov de Tchekhov au Théâtre Varia et au Théâtre Océan Nord à Bruxelles, Dors mon petit enfant de Jon Fosse et Une Maison de Poupée de Henrick Ibsen au Théâtre National à Bruxelles, La Seconde surprise de l'amour de Marivaux et L'Affaire de la rue de Lourcine de Labiche, Penthésilée de Kleist, Lenz et Woyzeck de Büchner, L'Enfant froid de Mayenbourg, La Mission de Müller, La Nuit juste avant les forêts et Combat de Nègre et de chiens de Koltès. Je joue parfois dans mes spectacles, ainsi que pour Sabine Durand (Le Banquet dans les bois), Adeline Rosenstein (Décris-ravage, Laboratoire Poison) et Rachel Simonet (Octobre ma fortune). J'ai également donné cours à Fottit Cultures à Dakar, au Cours Florent et au Conservatoire de Mons/Arts2.

Nicolas Luçon

Thomas Stockmann

Après des études de philosophie à Strasbourg, formation à l'INSAS (l'Institut national supérieur des arts de la scène) à Bruxelles. Au théâtre il joue, entre autres, sous la direction de Sofie Kokaj This is not a love Song ; Aurore Fattier La Puce à l'oreille ; Sabine Durand La Vie est un songe, Affabulazione et Cid ; Arnel Roussel Si demain vous déplaît, And Björk of course, Pop, Hamlet, Ivanov Re-mix, La Peur, L'Éveil du printemps ; Stéphane Arcas Pas là, L'Argent, Scum manifesto, BleuBleu, Retour à Reims ; Dominique Pitoiset Un été à Osage county. Metteur en scène, il fonde avec Denis Laujol et Julien Jaillot la compagnie Ad hominem, et monte deux textes de Robert Walser, Blanche-neige et L'Institut Benjamenta, Nevermore d'après La Poule d'eau de Witkiewicz, Du Soleil pour les gueux d'après d'un scénario de Guiraudie, Un Monde où vivre d'après Van Gogh suicidé de la société d'Artaud.

Émilie Maréchal

Katerine Stockmann

Après des études au Conservatoire d'Art Dramatique de Rennes et un Master à l'Université des Arts du Spectacle, Emilie Maréchal étudie à l'INSAS de Bruxelles en classe d'interprétation dramatique d'où elle sort diplômée en 2009 avec une grande distinction. A sa sortie, Emilie Maréchal joue au théâtre sous la direction de Joël Pommerat (Une recherche théâtrale), Thibaut Wenger (Platonov ou presque de Tchekhov, Une maison de poupée d'Ibsen), Robert Lepage (The Rake's progress de Stravinsky), Vincent Sornaga (Lulu d'après Wedekind), Sabine Durand (La petite Catherine de Heilbronn de Kleist), Fabien Dariel (L'heure du diable de Pessoa), Lorent Wanson (Une aube boraine), Alexandre Drouet (Plainte contre X de Karin Bernsfeld), Virginie Boucher (Les absolus d'après Duras)... Elle est nominée « Meilleur espoir » aux prix de la critique théâtre 2016 pour son rôle dans Plainte contre X.

Sarah Ber

Petra

Sarah Ber est née en 1998. Diplômée de l'INSAS en 2020, elle a joué au cinéma dans Elle s'appelait Sarah de Gilles Paquet-Brener, Keeper de Guillaume Senez, Le Fantôme de Canterville de Yann Samuel, La Boom de Julia Ferrari de Géraldine de Margerie... A la télévision dans les séries Profilage de Vincent Jmain et Coyottes de Gary Seghers et Jacques Molitor, série de l'année de la Rtbf dont elle est l'une des héroïnes.

Pédro Cabanas

Hovstad

Né en Espagne, diplômé du Conservatoire Royal de Mons (1^{er} prix), il poursuit sa formation au Conservatoire Royal de Liège. Il joue au théâtre depuis une quinzaine d'années entre la Belgique et la France. Il collabore entre autre avec Isabelle Pousseur, Anne Théron, Paul Camus, Virginie Strub, Caroline Logiou, Guillemette Laurent... Au cinéma, il joue dans les longs-métrages De leur vivant de Geraldine Doignon, Une place sur la terre de Fabienne Godet, La guerre des ondes de Laurent Jaoui ... et dans les courts-métrages L'Amérique du sud de Marjolaine Grandjean, Lili attend de Vania Leturq, Dans le noir de Catherine Libert ... Avec Thibaut Wenger il a joué dans L'Affaire de la rue de Lourcine de Labiche et Penthésilée de Kleist.

Denis Mpunga

Horster

Denis Mpunga, né 1959 à Mushenge au Congo belge, est un acteur, auteur de théâtre et metteur en scène belge. Dès la fin des années 1980, il joue et crée des spectacles jeune public avec le Théâtre Musical Possible, des pièces qui pour la plupart ont connu un succès et une diffusion au-delà des frontières européennes. En tant que comédien, il travaille avec Jacques Nichet dans La Tragédie du roi Christophe, Michel Dezoteux pour le Théâtre Varia, notamment dans des pièces de William Shakespeare comme Richard III et Hamlet... À partir de 2005, il est artiste associé au Théâtre Varia et met en scène plusieurs spectacles dont Haute-Pression et Nain et Géante, qu'il a écrits. Pour le cinéma, il débute par une apparition dans Je pense à vous de Jean-Pierre et Luc Dardenne, se fait remarquer dans Dead Man Talking de Patrick Ridremont, un rôle qui lui vaut une nomination du meilleur acteur dans un second rôle aux Magritte du cinéma 2013. Il joue ensuite dans Au nom du fils de Vincent Lannoo, Je suis supporter du Standard de Riton Liebman, Marguerite de Xavier Giannoli, Merveilles à Montfermeil de Jeanne Balibar, Antoinette dans les Cévennes de Caroline Vignal...

Marcel Delval

Morten Kill

Comédien et metteur en scène, Marcel Delval est né en 1949 à Bruxelles. Formé par Claude Etienne au Conservatoire Royal de Bruxelles, il est l'un des fondateurs du Théâtre Varia dont il a été metteur en scène associé de 1983 à 2013. Marcel Delval a également chargé de cours à l'INSAS et à l'IAD. En 1972, il fonde le Groupe Animation Théâtre. Il met en scène des textes de Jean-Claude Grumberg, Israël Horovitz, Edward Albee... En 1983, il marque la première saison du Théâtre Varia avec Fin de partie de Samuel Beckett. Il poursuit l'exploration de l'oeuvre beckettienne avec En attendant Godot en 1984 et Oh les beaux jours en 1993. Comme différents metteurs en scène de sa génération, il s'intéresse aux auteurs germaniques dont Heiner Müller. Il jouera et co-mettra en scène, avec Michel Dezoteux, La Mission en 1986 et Quartett en 1992. Il s'attache surtout aux auteurs anglo-saxons : Harold Pinter, Tennessee Williams, David Mamet, Daniel Keene, Martin Crimp, etc. Dernièrement il met en scène Et la nuit chante de Jon Fosse, Adultères de Woody Allen et Hot House d'Harold Pinter au Théâtre Varia. Thibaut Wenger l'assiste sur ses mises en scène et Marcel Delval joue pour lui dans Woykzeck, Platonov, La Cerisaie et La Seconde surprise de l'amour.

René-Claude Emery

Aslaksen

—

Après un début de carrière d'enseignant, René-Claude change d'orientation en 2002 et se lance dans le métier d'acteur. Il est diplômé de L'Ecole de théâtre Serge Martin en 2005. Au Teatro Comico à Sion, chez les Artpeuteurs et au Pulloff à Lausanne, au Théâtre des Osses de Givisiez, il se frotte aux classiques comme le Roman de Renart, le Fabuleux La Fontaine, L'Orestie d'Eschyle, Peer Gynt d'Ibsen, Les Bas-Fonds de Gorki, Macbeth de Shakespeare, différents Molière, Sénèque, Oedipe Roi de Sophocle et Lorsque cinq ans seront passés de Federico Garcia Lorca. Parallèlement, il a composé plusieurs textes pour la jeunesse et imaginé puis coordonné de nombreux goûters pédagogiques aux contenus scientifiques pour l'Université de Genève et le Théâtre Forum Meyrin. En 2016, il a créé la Cie du Chariot- Miroir dont il est le directeur artistique.

Michel Lavoie

Peter Stockmann

—

Né en 1974 au Canada, il a obtenu son diplôme en interprétation à l'école Nationale de théâtre du Canada (1995 — 1999). Depuis il a participé à plus d'une quarantaine de créations, dont la majorité en territoire Helvétique. Son activité professionnelle se situe principalement en Suisse romande où il fonde le Magnifique Théâtre avec Julien Schmutz. Ensemble, ils collaborent sur plusieurs créations. Le premier d'une longue suite est Morceau de peur, spectacle qu'il a écrit et présenté à Lausanne et Montréal. Ensuite ils installent un petit théâtre sous chapiteau, à l'auberge aux 4 vents où ils y travaillent des spectacles tout publics : L'Ogrelet, Les sept jours de Simon Labrosse, Abraham Lincoln va au théâtre et Novecento. Spectacles qui ont bénéficié d'une visibilité par la suite en Suisse romande et pour certain à l'étranger. À Nuithonie, il a joué dans Peep Show dans les Alpes, L'Iliade, mll A., Silencio, 12 hommes en colère, et récemment La méthode Grönholm, texte qu'ils ont traduit de l'espagnol.

Joséphine de Weck

Billing

—

Née en 1989, Joséphine de Weck a grandi et vit à Fribourg. Diplômée de l'INSAS à Bruxelles, la comédienne obtient un Master en Scenic Arts Practice à la Haute école des arts de Berne en 2016. En 2013, elle crée sa propre compagnie Opus 89 collectif et mène par la suite plusieurs projets théâtraux, performances et installations. Joséphine de Weck est aussi chroniqueuse pour La Liberté depuis 2016.

Matthieu Ferry

Création lumière

Né en 1974, Matthieu Ferry est éclairagiste et scénographe, formé à l'E.N.S.A.T.T. (Ecole de la rue Blanche) section Lumière. Pendant ses études travaille avec Pierre Pradinas, François Rancillac, Michel Raskine, Claudia Stavisky, Olivier Py, Joël Pommerat. En 1999, il met en scène *Ou*, spectacle multimédia, au Phénix (Valenciennes). Entre 1999 et 2008, il travaille sur une quarantaine de spectacles, pour le théâtre, l'opéra et la marionnette en compagnies avec Claudia Stavisky, Jacques Falguières, Véronique Vidocq, Bérangère Vantusso, Claude Baqué, Guy Lumbroso, Philippe Labaune, Serge Tranvouez, Philippe Carboneau etc...A partir de 2008, il commence un compagnonnage avec Léa Drouet (8 spectacles), Thibaut Wenger (7 spectacles) ; Les Endimanchés / Alexis Forestier (6 spectacles Théâtre / Concert) en France ; en danse avec Camille Mutel / Cie Li Luo (4 spectacles). Il collabore également avec le plasticien Johnny Lebigot pour l'éclairage de ses œuvres. En 2009, il met en scène et joue *The Free Light Medieval Blues Experience*, spectacle théâtre / concert à partir des écrits, des gravures et de la musique d'Hildegarde Von Bingen. Il met en scène Léa Drouet dans *Les Elégies de Duino* (Rilke) au Théâtre Poème2, tournée en Grand Est. Il conçoit la lumière des concerts de Kyrie Kristmanson, de quatuor Voce, Yom, et IXI, et de la chanteuse Camille. Il est nommé au Prix de la Critique (Création artistique et technique) en 2011 pour *L'institut Benjamenta*, mise en scène Nicolas Luçon et en 2018 pour *Chambarde*, mis en scène par Nicolas Mouzet-Tagawa aux Tanneurs. En 2018, il éclaire les spectacles d'Aurore Fattier : *Bug* et *Othello*. En 2019, il crée la lumière de *Macbeth* au Varia, mise en scène Michel Dezotex.

Jean-Marie Piemme

Dramaturge

Jean-Marie Piemme est un dramaturge belge né en 1944 à Seraing. Il a passé une grande partie de son enfance dans le bassin sidérurgique liégeois : « J'habitais en face des aciéries, raconte-t-il, et j'ai l'intention de me souvenir longtemps encore de la poussière noire qui tombait sur mes livres de classes ». Il étudie la littérature à l'Université de Liège (ULg), puis suit les cours de l'Institut d'études théâtrales de la Sorbonne, notamment ceux de Bernard Dort. Il épouse la dramaturge Michèle Fabien. Il collabore ensuite avec de jeunes compagnies et participe à la fondation du Théâtre Varia à Bruxelles. En 1984, il rejoint le Théâtre de la Monnaie, opéra national. En 1986, il écrit sa première pièce. En 1988, il quitte ses fonctions à l'Opéra et se consacre à l'écriture et à l'enseignement. Chargé de cours à l'INSAS (Institut supérieur des Arts de Diffusion, Bruxelles), il collabore avec différents metteurs en scène et dramaturges tels que Jean Boilot, Isabelle Pousseur...

Grégoire Letouvet

Composition musicale

Grégoire Letouvet est formé au CRR et au CNSM de Paris dans les classes d'Écriture, Jazz et Musiques improvisées et de Composition. Il écrit et arrange pour des formations allant de la musique contemporaine au jazz : quatuor Diotima, Ensemble Intercontemporain, Orchestre National de Jazz, Orchestre des Lauréats du Conservatoire, Orchestre de la Garde Républicaine, Le Balcon, Louise Jallu Quartet, Surprise Grand Ensemble. Ses pièces ont notamment été jouées à la Philharmonie de Paris, au Palais de Tokyo, Festival In d'Avignon, à la Cartoucherie de Vincennes, les Instants Chavirés, au Studio 104 de Radio France. Tourné vers le théâtre et le cinéma, il écrit de nombreuses musiques de film primées aux festivals d'Aubagne (Grand Prix), Sapporo, Hors-Pistes (Centre Pompidou) ou Locarno. En 2013, il crée *Les Rugissants*, un ensemble à géométrie variable à la croisée du jazz, du rock progressif et de la musique contemporaine. Auteur des deux albums "*L'Insecte et la Révolution*" (2014) et "*D'Humain et d'Animal*" (2018, Klarthe Records), Auteur de plusieurs projets lyriques – dont le film-opéra *Surgir ! (l'Occident)* –, Grégoire travaille actuellement à l'adaptation pour l'opéra du texte Catégorie 3.1 du dramaturge suédois Lars Noren.

Geoffrey Sorgius

Créateur son

Après un apprentissage de mécanicien moto, Geoffrey mixe de la musique électronique et rencontre un joli succès qui le mènera dans quelques-uns des grands clubs français et allemands. Il accompagne les travaux du Théâtre du Marché aux Grains depuis 2006 et rejoint la compagnie en 2010. Il a depuis lors réalisé le son sur L'Enfant froid, Woyzeck, Platonov, La Cerisaie, Combat de nègre et de chiens, Maison de poupée, L'Affaire de la rue de Lourcine, La Seconde surprise de l'amour, Penthésilée, Détester tout le monde, Pan. Il travaille également pour la compagnie de danse KHZ / Vidal Bini.

Laura Ughetto

Assistanat mise en scène

Formée au conservatoire de Marseille, Laura intègre l'iNSAS (Institut National Supérieur des Arts du Spectacle) en 2013, école bruxelloise où elle poursuit des études de mise en scène. Tantôt metteur en scène, comédienne, performeuse ou costumière, Laura a mis en scène entre autre Mercedes de Thomas Brasch et Sallinger de Bernard-Marie Koltès, elle a travaillé entre autre avec Arnel Roussel, Coline Struyf et Vincent Glowinski.

Claire Schirck

Costumes

Claire Schirck, scénographe et costumière, née à Thann en 1981. Elle se forme à l'école des Arts Décoratifs puis à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Assistante scénographe d'Annette Kurz à la Schaubühne de Berlin puis Thalia d'Hambourg en 2006 puis assistante de la costumière Colette Huchard en 2010. Elle signe les créations pour le théâtre et pour le cinéma auprès des metteurs en scène Eve Ledig, Bernard Bloch, Pauline Ringeade, Jean-Paul Wenzel, Elisabeth Marie, Lydia Ziemke, Christophe Maltot, Catherine Umbdenstock, Babette Masson, Christine Pierre, la Cie Equinote, Mali Arun, Anne Brouillet, Tawan Arun, Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval ...

Elle a réalisé les costumes sur de nombreux spectacles de la compagnie: L'Enfant froid, Woyzeck, La Cerisaie, L'Affaire de la rue de Lourcine (scénographie également), Combat de nègre et de chiens, La Seconde surprise de l'amour, Penthésilée et Pan.

Arnaud Verley

Scénographie

Arnaud Verley est scénographe et artiste plasticien, il est né à Roubaix en 1980, il vit et travaille à Lille. Diplômé des Arts décoratif de Strasbourg – il collabore depuis 2009 avec Mathias Moritz et la compagnie Strasbourgeoise la Dinoponera et a travaillé également avec l'Amicale de production, les compagnies Plastilina, Eolie Songe, Les blouses Bleues, le théâtre du Reflet. Pour Premiers actes il signe en 2016 la scénographie de Combat de Nègre et de Chiens de Koltès puis en 2018 celle de la Seconde surprise de l'amour de Marivaux. Il réalise occasionnellement des scénographies d'exposition. Depuis 2008 il collabore en duo avec l'artiste Philémon Vanorlé au sein de la Société Volatile. Site internet : www.pouliedor.com



Au Théâtre Varia, Thibaut Wenger met en scène Pan de Marius von Mayenburg.



Chronique de Dominique Mussche
journaliste à la RTBF



L'irrésistible ascension d'un enfant roi.

" Marius von Mayenburg est né à Munich en 1972. Dès les années 90, il écrit ses premières pièces, dont notamment *Visage de feu* et *L'Enfant froid*, déjà montées chez nous. Remarqué par le metteur en scène Thomas Ostermeier, il est associé depuis le début du siècle au prestigieux théâtre la Schaubühne à Berlin en tant qu'auteur, dramaturge et traducteur.

Le titre de la pièce, déjà, en dit long sur ce qui vous attend : interjection ("peng !" en allemand) qui claque comme un coup de fusil, elle est aussi le patronyme du jeune héros dont vous allez suivre la naissance et l'irrésistible ascension. Dès le cynique monologue d'ouverture depuis le ventre de sa mère, Ralf Pan (Emile Falk-Blin) se dévoile : narcissique, violent, prêt à tout pour arriver à ses fins, il est le monstre parfait. Pour inaugurer ses hauts-faits, il n'hésite pas à étrangler sa sœur jumelle avant l'accouchement. Plus tard, il prendra plaisir à terroriser ses congénères à la plaine de jeu, son professeur

de violon, sa baby sitter... et ses parents (Léonard Berthet-Rivière et Pauline Desmet). Quant à ceux-ci, ils n'échappent pas aux sarcasmes de l'auteur : bobos gonflés de vanité, persuadés d'avoir mis au monde un génie, ils acceptent tout de leur progéniture. "Nous lui avons inculqué des valeurs chrétiennes et occidentales, je suppose qu'il en reste quelque chose" déclarera la mère menacée par la mitraille qu'elle vient d'offrir à son fils.

Narcissique, violent, prêt à tout pour arriver à ses fins, il est le monstre parfait.

C'est en 2017, en réaction à l'élection de Donald Trump (et de tous les leaders de son acabit) que Mariusvon Mayenburg a écrit cette comédie féroce. Mais s'il s'intéresse aux mécanismes mentaux d'un tyran, il décrypte aussi la société qui a favorisé l'éclosion d'un tel phénomène, et flingue à peu près tous ceux qui croisent le chemin de Pan : les monstres assumés, mais aussi ceux qui cachent leurs pulsions inavouables sous le vernis de la bien-pensance et du politiquement correct. Le jeune garçon est en quelque sorte le révélateur qui met à nu les consciences et joue de manière machiavélique avec les faiblesses humaines. A la question de savoir pourquoi il avait choisi de créer un person nage d'enfant, l'auteur a répondu : «Quand quelque chose est impossible, il y a seulement deux catégories d'êtres humains qui répondent 'je le veux quand même' : les puissants et les enfants».

Le plateau est transformé en studio de télé caricatural : panneaux de couleurs criardes, lumières crues. Sa fulgurante ascension, Pan la doit aussi aux médias : déjà présentes pour filmer sa naissance, les caméras ne le quitteront plus - à commencer par les publicités d'aliments pour bébés -, le tout projeté sur écran. Mais il ambitionne davantage : il veut «que ça pète», «que le monde brûle». Animée par un producteur sadique et surexcité (Fabien Magry), la pièce se transformera finalement en un gigantesque reality show avec concours de Miss Univers et campagne électorale ! Misogyne, raciste, manipulateur et prodigue en solutions simplistes, notre petit héros a toutes les chances de gagner !

Thibaut Wenger et sa bande jouent à fond le jeu de l'exagération jusqu'à l'absurde. Aux côtés des excellents comédiens déjà mentionnés, Nina Blanc et Titouan Quittot, en virtuoses de la transformation, assument une foule de rôles, des plus sombres aux plus pathétiques, de la baby sitter complaisante à la femme battue exhibée sous les spots. Le metteur en scène orchestre le tout avec brio, ménageant un subtil crescendo jusqu'à l'apothéose finale. Trois ans plus tard, à quelques jours de l'élection présidentielle aux Etats-Unis, ce spectacle nous alerte, dans un énorme éclat de rire, sur les dangers du populisme, déjà bien implanté au cœur de l'Europe, tout en nous renvoyant le miroir de nos bonnes consciences.

Thibaut Wenger met en scène Détester tout le monde d'après la trilogie de L'Orestie d'Eschyle.

CATHERINE MAKEREEL

Le Soir — 21.08.21

(...) En adaptant l'Orestie et son cycle infernal de crimes et de vengeances, *Détester tout le monde* nous éclabousse tout rouge. Attention, il est conseillé de réviser les Atrides avant de découvrir cette pièce exigeante qui passe Agamemnon, Oreste, Clytemnestre ou encore Athéna à la moulinette d'un théâtre absurde, d'une écriture gouailleuse et joueuse, d'un jeu speedé et d'une mise en scène outrancière. À l'image du monologue d'ouverture — hallucinant solo de Thibaut Wenger en soldat qui décrit son taf de guetteur et le vide qui saisit les hommes quand ils n'ont plus de guerre à mener — *Détester tout le monde* oscille entre la puissance de la tragédie grecque et une distance cynique décapante. Complètement déjantée, la pièce n'en pose pas moins de passionnantes questions sur la démocratie et la citoyenneté.

Derrière les jeux de mots improbables, les costumes délirants, les libertés folles prises avec Eschyle, ce sont des questionnements brûlants d'actualité qui surgissent. Face à l'honneur, à la peur, au désir de vengeance, peut-on contre-attaquer avec des idées d'émancipation et de justice?

Mais qu'est-ce donc qui nous pousse à *Détester tout le monde*?



Thibaut Wenger met en scène Combat de nègre et de chiens de Bernard-Marie Koltès

L'INSENSÉ

Texte de JÉRÉMIE MAJOREL

Agrégé de lettres modernes, docteur de l'université Paris-Diderot Paris 7

– 20.07.2019

Le spectacle tangué sur une ligne de crête entre réalisme et hallucination, maintient une tension sourde, celle des appareils électriques dont le bruit répétitif, grésillant, obsédant, peuple la nuit, jusqu'à l'implosion finale, celle de Leone étant ici particulièrement déchirante, radicale. On ne peut qu'être sensible à la manière dont Thibaut Wenger a réglé les distances physiques entre les acteurs. La distance, ou l'abolition de la distance, vient souvent contredire le dessein avoué des prises de parole. Elle donne une allure de western crépusculaire à certaines scènes, à d'autres celle d'une parade animale. Les gardiens du chantier, c'est nous, le public, auxquels s'adresse Alboury en ouolof pour les rallier à sa cause, ce public qui doit à un moment ou un autre sortir de sa neutralité de son ambivalence, dont on ne sait trop comment interpréter les murmures intermittents, lui qui est invisible, plongé dans le noir.

io

Texte de VICTOR INISAN

dans I/O Gazette

– 16.09.2019

Thibaut Wenger orchestre une mise en scène impeccable pour qui veut découvrir l'œuvre de Koltès, mêlant un splendide univers lumineux (Matthieu Ferry) et sonore (Geoffrey Sorgius) à une admirable distribution servant très respectueusement le texte (mention spéciale à Fabien Magry, qui domestique à merveille la langue de « Combat de nègre... »). Elle le sera un peu moins pour peu que l'on connaisse la pièce ou les mises en scène canoniques de Koltès – en ce qu'elle se prive de la dramaturgie particulièrement novatrice de l'œuvre (que l'on pressent pourtant avec la menace son et lumière crescendo). Il s'agit donc d'un Koltès « de répertoire », que Thibaut Wenger traite en bon classique : il exhume habilement la beauté des enjeux dramatiques, esthétiques et politiques de l'œuvre, sans les sublimer d'une saillante contemporanéité... Voilà une manœuvre pédagogique de bon augure qu'on ne lui reprochera pas pour autant.



Histoire de la compagnie

En 2008, Thibaut Wenger a initié, avec un groupe d'artistes belges, allemands et français, une aventure de théâtre qui a tout d'abord pris la forme d'un festival d'été dans les Vosges alsaciennes, et qui s'est poursuivie en compagnie. Il défend un théâtre d'acteurs, de verbe, reposant essentiellement sur des tentatives d'approches contemporaines, curieuses et parfois irrévérencieuses du répertoire.

Nos productions

- 2020 **Pan!** — Marius von Mayenburg
Théâtre Varia, Bruxelles
- 2019 **Détester tout le monde** —
Adeline Rosenstein d'après Eschyle
Nouveau Relax, Chaumont - La Montagne
Magique, Bruxelles - Pierre de Lune,
Festival Noël au Théâtre - Théâtre Océan
nord, Bruxelles
- 2019 **Penthésilée** — Heinrich von Kleist
Théâtre Océan Nord, Bruxelles
- 2018 **La Seconde surprise de l'amour**
— Marivaux
Théâtre des Martyrs, Bruxelles / La
Servante - Nouveau Relax, Chaumont -
TAPS, Strasbourg - Relais culturel de
Thann
- 2017 - 18 **L'Affaire de la rue de Lourcine**
— Eugène Labiche
Théâtre des Martyrs, Bruxelles / La
Servante - Nouveau Relax, Chaumont -
Relais culturel de Thann
- 2016 - 17 **Une Maison de poupée** —
Henrik Ibsen
Théâtre National, Bruxelles - Théâtre de la
Coupole, Saint-Louis
- 2016 - 19 **Combat de nègre et de chiens**
— Bernard-Marie Koltès
Théâtre des Martyrs / La Servante,
Bruxelles - La Filature - scène nationale,
Mulhouse - TAPS, Strasbourg - Relais
culturel de Thann - Nouveau Relax,
Chaumont - Théâtre Varia, Bruxelles
- Présence Pasteur Festival Off d'Avignon -
Centre Wallonie-Bruxelles, Paris
- 2014 - 16 **La Cerisaie** — Anton Tchekhov
Théâtre Varia, Bruxelles - La Filature -
scène nationale, Mulhouse - TAPS,
Strasbourg - Scènes-Vosges, Épinal -
Théâtre Edwige, Feuillère, Vesoul
- 2014 **Dors mon petit enfant** — Jon Fosse
Théâtre National, Bruxelles
- 2013 - 18 **Platonov** — Anton Tchekhov
Théâtre Océan Nord - Théâtre du
Marché aux Grains, Bouxwiller - Relais
culturel de Thann - Festival Off d' Avignon -
Théâtre Antoine Vitez, Aix-en-Provence -
Théâtre de Châtillon
- 2011 - 12 **Woyzeck** — Georg Büchner
Festival Premiers Actes - Théâtre Océan
Nord, Bruxelles - La Filature - scène
nationale, Mulhouse
- 2010 - 12 **L'Enfant froid** —
Marius von Mayenburg
Comédie de l'Est, CDN de Colmar -
La Filature - scène nationale, Mulhouse -
Théâtre de Bouxwiller - Festival Off
d' Avignon
- 2009 **Lenz** — Georg Büchner
Festival Premiers Actes - Théâtre de
Bouxwiller - Kunsthalle, Mulhouse -
Théâtre Océan Nord, Bruxelles - L'Actée,
Longwy - Festival Mehr Licht, Lichtenberg
- Festival de Caves, Besançon ...
- 2008 **La Mission** — Heiner Müller
Festival Premiers Actes

premiers actes ()

Croquis en couverture : Arnaud Verley

Design Graphique : Marion Courrègelongue

+33 (0) 772 38 72 08

+32 (0) 488 228 929

71b rue du 9^e Zouaves, 68140 Munster
65-63 rue Vandeweyer B 1030- Bruxelles

www.premiers-actes.eu

compagnie@premiers-actes.eu

premiers actes ()



Ministère
Culture
Communication

Direction régionale
des affaires culturelles
Grand Est

